velure, son front se ridait sous le constant souci d'une pensée fixe. Sa taille, si élégante, si droite, si flexible, s'était courbée.

—Ah ! la pauvre femme ! murmura Pierre, ému de pitié.

C'était en effet un effroyable ravage qu'il avait devant les yeux ! Et elle n'avait pas besoin de pleurer et de sangloter. Elle n'aurait eu qu'à se laisser voir de Jourdan pour qu'il comprit tout à ce navrant spectacle.

Elle pleura ainsi longtemps, sans pouvoir parler.

Jourdan essayait, par des paroles douces, de lui rendre du courage.

Elle fut longtemps à se remettre.

Et quand elle put dire un mot :

—Sauvez-moi, monsieur Jourdan, sauvez-moi....

—De quoi donc ?

—Je suis perdue si vous ne me secourez.

—Quel danger courez-vous ?

Elle lui raconta tout, le mettant au courant de ce qui s'était passé, lui disant quels étaient les indices qui pesaient sur elle ; lui parlant des lettres, de la visite de Lafistole à Orléans, rue du Châtelet ; des recherches de Valentin et de ses découvertes.

—Je n'ai plus de force, pour me défendre, monsieur Jourdan. Je sens que je suis à bout de courage. Hier, pendant que Bérengère examinait mes lettres, et s'écriait en riant que l'écriture ressemblait à la mienne, j'ai cru que j'allais mourir. Et j'étais si triste, j'avais tant d'épouvante, qu'un moment j'ai eu l'intention de tout dire.... J'ai voulu me jeter aux genoux de Valentin et de ma fille en leur avouant tout.... J'aurais laissé Valentin libre d'agir.... Qu'aurait-il fait ?.... Quant à ma fille, elle me pardonnerait certainement en voyant combien j'ai été malheureuse. Car personne ne pourrait me condamner. Je ne sais si j'ai tué cet homme.... c'est possible après tout.... mais je défendais mon enfant.... Et jamais on ne condamnerait une mère qui a défendu sa fille ! Jamais ! Jamais !....

Elle parlait avec fièvre.

—Vous comprenez bien, n'est-ce pas, monsieur Jourdan, quelle est ma vie désormais ? Il faut qu'à toute heure du jour je craigne une trahison !.... J'ai contre moi ceux qui sont les plus chers à mon cœur : mon mari, ma fille et son fiancé ! Ils travaillent tous à ma honte, à mon déshonneur public !.... Cela se passe sous mes yeux, sans que je puisse l'empêcher. Il faut que j'assiste, le sourire aux lèvres, au développement de cette nouvelle enquête dirigée contre moi ! Il faut que j'encourage, lorsque je vois les espérances s'évanouir et les chances diminuer ! Il faut que j'applaudisse lorsque quelque nouvelle découverte vient me prouver que ma perte est certaine.... à bref délai !.... Je ne puis plus supporter pareille vie, monsieur Jourdan.... Cela dépasse les forces humaines.... Guidez-moi ! Inspirez-moi ! Dites-moi ce qu'il faut que je fasse ! Donnez-moi un conseil....

—Vous ne le suivrez pas....

Elle examina le jeune homme avec effarement.

—C'est donc bien grave ?

—Oui.

—Dites tout de même....

—Vous le voulez ?

—Je vous en prie.

—Votre situation est horrible, en effet. Vous y laisserez votre vie.... ou votre raison....

—Ma raison, dit-elle, oui, ma raison !.... je sens bien qu'elle s'affaiblit, car parfois il me faut un effort pour comprendre les choses les plus simples....

—Il est donc nécessaire que vous en sortiez.... et je ne vois pas d'autre moyen que l'aveu....

—Avouer ! Vous voulez que je dise ?....

—Oh ! je ne veux rien.... je vous plains de tout mon cœur.... Voilà tout.... et l'avenir m'effraye....

—Avouer !! A qui donc ?

—A celui qui a le droit de recevoir cet aveu....

—A mon mari ?

—A M. Daniel d'Hautefort, juge d'instruction.

Elle eut un cri de terreur et de désespoir.

—Ce n'est pas possible !....

Il ne répondit pas. Il savait bien—il l'avait dit—qu'elle ne suivrait pas le conseil qu'il lui donnerait.

Elle se tordait les mains.

—Sûrement, dit-elle, en proie à une agitation dangereuse, vous vous êtes demandé plus d'une fois comment je connaissais Lafistole.... pourquoi il se trouvait chez moi à cette heure quand vous êtes venu.... ce qui s'était passé.... les motifs de la querelle.... oui, vous vous êtes demandé cela,

—Il est vrai.

—Et vous n'avez rien trouvé, n'est-ce pas ?

—Non, mais qu'importe.... Je vous ai sauvée, non seulement parce que j'ai pour vous le plus profond respect, mais encore....

Il s'arrêta, ne voulant rien dire de plus.

—Mais encore ? interrogea-t-elle.

Il secoua la tête. Il désirait se taire.

Elle, d'une voix basse :

—J'achèverai votre pensée, moi, dit-elle.... Mais encore, n'est-ce pas, parce que vous avez dans le fond de votre cœur un amour que vous n'avez confié à personne, que vous ne confierez jamais, surtout à la jeune fille qui en est l'objet, parce qu'elle ne vous aime que comme on aime un frère et qu'elle est fiancée à un autre ?.... Ai-je bien deviné ?.... Eh ! ne voyez-vous pas combien j'ai eu raison d'avoir confiance en votre probité, puisque, sachant cela, depuis longtemps, je ne vous ai pas défendu d'approcher de Bérengère....

Il baissait la tête.

Elle continua :

—Vous vous êtes demandé comment j'avais eu à défendre ma fille contre Lafistole ? Comment j'avais voulu la défendre seule, au lieu de courir à mon mari et de lui dire : " Débarrasse-moi donc de ce misérable ! " Tout cela, il faut que vous le sachiez.

—Je ne vous demande rien.

—Il le faut, car je veux que vous compreniez pourquoi il m'est impossible de rien avouer à mon mari.... Lafistole possédait un secret de vie ou de mort pour nous, pour notre famille.... C'est un crime qui lui avait livré ce secret.... Il l'avait volé !.... au seul homme du monde qui le connût et le gardât !

Elle fit silence, appuya la main sur ses yeux, puis :

—Monsieur Jourdan, je vous dirai tout. Ah ! la confession est pénible, allez, mais je puis tout vous révéler, à vous, à vous mieux qu'à tout autre, à vous qui auriez le droit, pourtant, de vous venger sur moi.... mais qui ne le ferez point parce que votre cœur est grand.... et parce que je suis innocente moi, innocente du passé....

—Me venger ? Et de qui donc, madame ?

Il regardait Clotilde un peu inquiet ; il avait parlé de folie, tout à l'heure ? Etait-ce donc la folie, déjà, qui détraquait ce cerveau surexcité ?

—Vous venger sur moi !

—De quoi ? fit-il de plus en plus surpris.

—Ecoutez. Ce secret que possédait Lafistole était une histoire arrivée, il y a plus de quarante ans, dans ce pays même. Un fermier avait un garçon de ferme, amant de sa femme....

Jourdan releva brusquement la tête.

—A Montfreux ?

—Oui.

—Jourdan, mon grand-père ?

—Oui.... tué par Bastien....

Il dit ému :

—Déjà vous avez fait allusion devant moi....

—Aujourd'hui, je vous dirai le reste. Lafistole connaissait donc cette histoire, qui n'est un secret pour personne ; mais ce qu'il savait et que tout le monde ignore, c'est que Bastien, en Amérique, avait fait fortune, s'était marié et avait eu un enfant.... une fille, M. Jourdan, vous m'écoutez ?

—La tête penchée, Jourdan semblait, en effet, ne pas entendre.

Où voulait-elle en venir ? Pourquoi cette résurrection d'un passé lugubre, sanglant, dont son père avait tant de fois entretenu son enfance ?

Il lui fit signe qu'il écoutait et elle reprit :

—Bastien n'eut de remords que lorsque la paternité eut attendri son cœur. Il ne voulut pas que sa fille portât son nom, le nom d'un voleur, d'un incendiaire et d'un assassin. Il confia sa fille à un banquier de Rio-de-Janeiro. L'enfant fut envoyée en France, élevée en France. Elle y grandit, y fut heureuse et s'y maria, passant pour une enfant perdue, n'ayant jamais eu connaissance de l'indignité de son père et retrouvant dans son mari et dans sa fille, la famille qui lui avait toute sa vie manqué....

Pierre avait relevé la tête.

Maintenant son regard ne se détachait plus de la figure décomposée de Mme d'Hautefort.

Qu'allait-il apprendre ?

Il n'osait deviner.... et pourtant, la vérité, il l'entrevoyait.

—Lafistole connaissait le nom de cette enfant. Il ne lui fut pas difficile d'apprendre le nom du mari, et comme il était un misérable, sans honneur et sans scrupules, il voulut abuser de ce secret pour entrer dans la famille riche et puissante qui pouvait favoriser ses ambitions.... Il menaça la mère.... de divulguer ce secret, si elle ne lui donnait pas sa fille.... La mère refusa, se défendit et tua.... Cette femme s'appelle Clotilde d'Hautefort.... La jeune fille en danger c'était Bérengère....

—Mon Dieu ! murmura-t-il.... La fille de Bastien.

Elle le comprit au mouvement de ses lèvres et répéta :

—La fille de Bastien ! Mon père a assassiné votre grand-père. Et vous, M. Jourdan, vous m'avez sauvée.... sauvée du scandale.... sauvée de la honte.... sauvée de la mort.... Vous pouvez vous venger, je vous l'ai dit.... Ma vie et mon secret sont entre vos mains.

Il restait abimé dans ses réflexions.